

INGÉNIEURS ET HOMMES D'AFFAIRES ÉTRANGERS DANS LE SECTEUR MINIER ESPAGNOL AU XIX^e SIÈCLE : DE LA CONFUSION DES GENRES À LA DISSOCIATION DES FONCTIONS

Gérard CHASTAGNARET

(Université de Provence- CNRS -UMR TELEMME)



A

t any rate, I believe your Lordship will agree with me in thinking that it would be improper to attempt any diplomatic interference in this matter and that any interference of that nature if ever exercised, could only be called upon in the event which I trust may never occur on of countrymen who hold valuable property in this country, finding themselves involved in legal difficulties and meeting with a denial of justice in the maintenance of their just claims.»¹ Cette invitation à la prudence de

l'ambassadeur anglais au ministre Salisbury en 1887 s'explique sans doute largement par la nature même du problème : les compagnies minières anglaises du secteur des pyrites font alors l'objet de violentes attaques à cause du caractère toxique du mode de traitement dominant pour l'obtention du cuivre. Néanmoins, cette attitude revêt un caractère plus large et repose sur des facteurs de portée plus générale : prudence devant des enjeux privés, conscience aussi que la défense des intérêts passe peut-être par d'autres voies que la diplomatie et met en scène d'autres acteurs. Même si le diplomate joue souvent un rôle d'information, voire d'appui discret, ses initiatives officielles sont le plus souvent circonscrites au domaine impliquant les relations politiques entre États, notamment les tarifs douaniers, ainsi qu'à la défense des droits des personnes et des sociétés. Sauf dans le cas, fréquent en Espagne au XIX^e, où le consul est lui-même, un homme d'affaires, les circuits d'affaires sont autonomes dans leur nature et dans leurs hommes.

Les relations extérieures de la minéro-métallurgie espagnole du XIX^e siècle s'insèrent dans ce cadre général des relations économiques entre États, mais à une place très particulière. Tout d'abord, elles n'ont pas l'importance politique de la dette extérieure. Par ailleurs, l'originalité du secteur est de valoriser la technique : les capitaux mis en jeu sont très éloignés de ceux engagés dans l'investissement ferroviaire et si les relations

¹. Lettre de Ch. Ford à Salisbury, du 28 octobre 1887, Public Record Office (= PRO) F. 0. 72/1792.

induites par la mine concernent tout autant les marchés que les capitaux, à la différence de l'agriculture d'exportation de l'époque, la mine est un secteur dans lequel la technique joue un rôle primordial, pour la recherche, l'exploitation et le traitement du minerai. Or l'Espagne reste longtemps très déficitaire dans le domaine des connaissances des ressources du sous-sol et dans celui des compétences. Les motifs scientifiques ou techniques sont donc le fondement de la présence d'ingénieurs étrangers dans la péninsule, mais ils ne constituent pas la limite de leur influence ou de leur sphère d'activité. La conscience des opportunités et la relative faiblesse des moyens financiers nécessaires peuvent les engager à se lancer dans des initiatives économiques autonomes ou en association avec des partenaires espagnols ou étrangers.

Cette situation, très différente, répétons-le, de l'autre grande affaire de l'époque, le chemin de fer, invite donc à une étude des rôles respectifs des techniciens et des hommes d'affaires étrangers dans le cas de la *minería*. Le problème n'est pas vraiment celui de leur concurrence ou de leur complémentarité —aucun ne peut se passer de l'autre— mais plutôt celui de l'origine et de la nature des initiatives. À qui revient le dynamisme ? Chaque catégorie a-t-elle des comportements spécifiques en direction des Espagnols, ingénieurs, financiers ou hommes politiques ?

Les réponses seront recherchées à travers une perspective chronologique fondée sur les trois grandes phases d'évolution du secteur minier espagnol, déterminées en fonction du mouvement des productions et de l'évolution des structures¹. Chaque phase correspond-elle à un changement marqué dans le jeu et le poids de chacun des types d'acteurs, dans leurs relations réciproques et dans leurs comportements avec leurs interlocuteurs espagnols ? À l'intérieur de ce cadre général, la pénétration massive de l'étranger dans l'exploitation minière espagnole à partir du dernier tiers du siècle pose un problème particulier : l'internationalisation du capital investi dans la *minería* conduit-il à un renforcement des relations entre Espagnols et étrangers ou à une marginalisation des négociations débouchant de fait sur une perte d'importance des facteurs humains ?

I - JUSQU'EN 1840 : ENTRE LES LIMITES DE L'OUVERTURE TECHNICIENNE ET LES SUCCÈS NÉGOCIANTS DE L'EXIL

La minéro-métallurgie des premières décennies du XIX^e siècle conserve très largement les caractéristiques de la fin du siècle précédent : une production significative limitée à trois filières, celles du fer, du mercure et du plomb, des structures encore très marquées par le poids de la tradition, ar-

¹. Sur ces différentes phases, cf. Gérard Chastagnaret, *Le secteur minier dans l'économie espagnole au XIX^e siècle*, thèse de doctorat d'État, Aix-en-Provence, 1985 (= Chastagnaret, *Le secteur minier*).

tisanat minier et surtout établissements d'État. L'essor du plomb au cours des années 1820 est resté trop limité, en termes sectoriels, géographiques et chronologiques pour apporter des changements décisifs, et surtout, il ne s'est pas traduit par une ouverture sur le capital étranger : la seule société étrangère importante de Sierra de Gador est rachetée par des Espagnols ¹.

Cette situation n'est guère favorable à l'établissement de relations internationales fortes. La période se situe encore, à beaucoup d'égards, dans la préhistoire de l'ouverture extérieure du secteur minier espagnol. Elle mérite néanmoins de retenir l'attention : si les hommes d'affaires jouent encore un rôle marginal, il n'en va pas de même des ingénieurs, à travers lesquels peuvent s'établir des relations déjà significatives. L'intérêt majeur de la période est de savoir s'ils sont l'objet de sollicitations, ou de tentations, dans d'autres domaines que ceux de leurs compétences propres.

1- Les ingénieurs dans leurs fonctions : ouverture sans relations

Ce premier XIX^e siècle doit être inscrit dans le fil d'une double tradition du XVIII^e qui survit dans les hommes et tente de renaître dans les pratiques. Cette tradition était d'abord celle de l'appel à des techniciens allemands pour la direction de mines de la Couronne, et notamment pour Almadén, dont le directeur assurait aussi la responsabilité de l'École des Mines jointe à l'établissement. C'était aussi une tradition de séjours à l'étranger pour de jeunes scientifiques destinés ensuite à occuper des postes de responsabilité. Ces séjours, qui au cours des années 1780 jouent un rôle de complément de formation d'Almadén, s'effectuent surtout auprès de l'école de Freiberg, en Saxe. À la fin du XVIII^e siècle, les spécialistes nationaux étaient devenus, en nombre et en qualité, suffisants pour que soit réduit l'appel à l'étranger : seule devait rester l'ouverture par les séjours. Avec la Guerre d'Indépendance puis des répressions anti-libérales, cet acquis est largement perdu, et la reconstruction, confiée à un rescapé des Lumières, s'efforce de retrouver les voies des Lumières. L'appel à des étrangers se traduit par le recours à deux Allemands pour occuper des postes de responsabilité, un rescapé des Lumières, Schnelbenbuhel, pour Marbella-Malaga, et un ingénieur appelé d'abord par une entreprise de Sierra de Gador, Schulz, pour prendre la tête du district asturien. Le séjour de longue durée à l'étranger reparaît en 1828 : entre cette date et le début des années 30, cinq futurs ingénieurs sont envoyés en Allemagne, et tout particulièrement à Freiberg ².

Ces relations sont importantes pour l'histoire des techniques et plus généralement pour l'histoire culturelle : jusqu'aux années 1840, l'Allemagne est

¹. Il s'agit de la société Collman, Lambert and C^o, rachetée en 1837 par M. A. Heredia.

². Cf. Chastagnaret, *Le secteur minier*, p. 171-176.

le pays de référence pour la minéro-métallurgie et l'allemand une langue scientifique de base, au moins autant que le français. Les effets sont infiniment plus modestes dans les autres domaines : ces contacts ne sont suivis d'aucun effet en termes de relations politiques et économiques. L'Etat n'a pas les moyens d'effectuer des investissements sur lesquels les ingénieurs auraient pu influencer. Tous ceux-ci sont très vite absorbés par leurs tâches de gestion technique ou administrative : les deux "étrangers" ne se distinguent nullement par leur ouverture extérieure, le plus brillant d'entre eux, Schulz, manifeste même une exceptionnelle intégration à son pays d'adoption et à sa province d'affectation ¹.

2- L'exception asturienne : les scientifiques, substituts des hommes d'affaires

Dans un cas au moins, celui de la *Real Compañía de Minas de Carbón*, s'observe un clair glissement de spécialistes vers l'initiative économique : la société, créée en avril 1834, est d'origine hispano-belge, la présence belge, pour un tiers du capital, étant le fait de professeurs à l'École des Mines de Liège. L'exception est limitée par le fait que les Lesoinne interviennent autant comme capitalistes que comme techniciens. Elle s'explique surtout par toute une série d'avatars qui ont fait d'abord des ingénieurs belges des intermédiaires entre le ministre de la Marine Salazar et le sidérurgiste Cockerill pour la rénovation des fabriques royales de la côte cantabrique, puis les ont transformés en partenaires étrangers uniques, après le retrait de Cockerill ². La décennie suivante pourra inviter à lire l'épisode comme le signe avant-coureur de l'élargissement du rôle des techniciens. Lecture peut-être abusive parce que, pour l'heure, la création d'une société au maigre capital et aux ambitions réduites apparaît surtout comme l'expression d'une lacune, celle des relations entre le gouvernement espagnol et des milieux d'affaires étrangers. Comme il le fait déjà en partie pour sa dette, le ministère est obligé de passer par le canal d'exilés libéraux à l'efficacité discutable aussi bien par la nature de leurs relations que par leur présentation des projets. L'interprétation réductrice est d'autant plus légitime qu'elle peut s'appuyer sur un précédent récent : en 1828, le gouvernement à la recherche d'un partenaire étranger sérieux pour

¹. Après un premier séjour en Espagne de 1826 à 1830, pour le compte d'une société privée, G. Schulz, né en 1800 en Westphalie, est rappelé en 1831 par Elhuyar. En 1834, il est affecté au nouveau district minier d'Asturies-Galice, auquel il consacre des travaux scientifiques et des rapports de grande qualité. Son journal de voyage est écrit dans la langue des différents pays traversés. Il meurt en 1877. Un monument à sa mémoire est construit près d'Oviedo, sur le Naranco. Cf. I. Patac, "La grandiosa figura de Guillermo Schulz", *Conferencias sobre economía asturiana*, III, Oviedo, 1959, p. 7-18.

². Cf. G. Chastagnaret, "Une réussite dans l'exploitation des minerais non ferreux espagnols au XIXe siècle : la Compagnie Royale Asturienne des Mines", *Aux origines du retard économique de l'Espagne*, CNRS, Paris, 1983, p. 81-113 (= Chastagnaret, "La Compagnie Royale Asturienne des Mines")

l'affermage de la mine de Río Tinto, n'avait eu d'autre ressource que de passer une annonce dans cinq journaux français et britanniques¹. Lié par ailleurs à des causes économiques de fond, l'échec complet de l'opération illustre une carence assez exceptionnelle des contacts économiques extérieurs du gouvernement espagnol et les limites de la petite annonce comme substitut des relations de personnes.

3- Exil et mines espagnoles : les demi-soldes marseillais dans leur meilleur rôle

Médiocres dans leur fonction d'intermédiaires, les exilés de l'Empire sont en revanche beaucoup plus efficaces lorsqu'ils agissent pour leur propre compte. Deux cas sont justement célèbres, mais très différents de nature. L'entreprise d'Alejandro Aguado au cœur du bassin houiller asturien, à partir de 1838, est internationale par l'origine parisienne du capital investi, au demeurant encore modeste jusqu'à la mort du banquier en 1842². L'autre cas, plus ancien mais aussi plus durable, ne concerne guère l'investissement même s'il est fondamental pour le négoce. C'est celui de demi-soldes espagnols exilés à Marseille, dominés par la figure de Luis Figueroa³. Celui-ci se lance, à partir de 1820, dans des contrats avec la Couronne pour l'écoulement du plomb des fabriques royales de Linares et de Gador. À l'aise avec l'État, homme de monopole, il parvient néanmoins à s'adapter à la situation de marché libre qui prévaut à partir des années suivantes et même à fortifier sa prééminence dans l'écoulement du plomb du Sud. Douteuses par nombre de leurs aspects, les initiatives de Figueroa, et, dans une moindre mesure, celles de Guerrero, revêtent un caractère réellement fondateur, ou plutôt refondateur de réseau international : en remplaçant le plomb anglais par celui d'Espagne, il redonne à Marseille sa fonction de contrôle du négoce méditerranéen du métal avant d'élargir bien au-delà son aire d'influence et d'en faire, au milieu du siècle, un grand centre de l'industrie de ce métal. Acharné à construire pouvoir et fortune, dépourvu de tout scrupule, Figueroa est aux antipodes de l'image du libéral patriote désintéressé. L'ouverture commerciale de l'Espagne n'est pour lui qu'une opportunité, mais elle sert le pays et l'édification même de la fortune du modeste hidalgo d'Extremadure contribuera à fortifier le capita-

¹. Cf. Aldana Lucas de, *Las minas de Río Tinto en el trascurso de siglo y medio*, Madrid, 1875, p. 307-331.

². G. Chastagnaret, *Le secteur minier*, p. 304.

³. G. Chastagnaret, "De Marseille à Madrid, du plomb à la noblesse et au pouvoir d'État : la fortune de la Casa Figueroa", *Bourgeoisies et notables en Méditerranée, Cahiers de la Méditerranée*, juin-décembre 1993, p. 123-137.

lisme national, surtout après le retour définitif de la famille en Espagne, après 1860.

Des ingénieurs formés ou recrutés dans un cadre international qui ne servent pas l'ouverture extérieure de leur domaine, d'autres promus capitalistes par l'indifférence ou la défaillance des vrais, des exilés en quête de revanche économique individuelle qui servent les relations extérieures de leur pays : l'énumération ne doit pas faire oublier la faiblesse d'ensemble des ouvertures sur l'extérieur du secteur minier, mais, au-delà de l'anecdote, ces paradoxes sont déjà révélateurs de la plasticité des situations que peut offrir la mine et dont le milieu du siècle offre des exemples autrement significatifs.

II- LE MILIEU DU SIÈCLE : LES INGÉNIEURS MAÎTRES DU JEU

Entre le début des années 1840 et le milieu des années 60, la minéro-métallurgie espagnole connaît trois évolutions majeures ¹ :

- un enrichissement limité de l'éventail des productions avec l'apparition significative de nouveaux produits, notamment l'argent, le zinc, l'oxyde de manganèse, mais aussi des faiblesses persistantes, dans la houille, le fer et la sidérurgie, ainsi que dans la filière des pyrites ;

- un spectaculaire élargissement géographique de l'Espagne minière réelle et, encore plus, imaginaire. L'activité extractive et métallurgique s'étend jusqu'à Carthagène, Linares se ranime, un important district argentifère s'ouvre en pleine Nouvelle Castille, dans la province de Guadalajara. Plus généralement, toutes les régions sont l'objet de tentatives minières, souvent plus intéressantes par ce qu'elles révèlent de passions minières que par leurs résultats ;

- une floraison d'initiatives privées de toute nature, depuis l'artisanat minier ou métallurgique de la sierra de Carthagène jusqu'à des entreprises ambitieuses aux Asturies ou dans la province de Huelva, le tout dans une atmosphère fortement spéculative.

Ce mouvement, à la fois surfait et réel, s'opère dans une situation nationale de double pénurie, de techniciens, malgré la récente ouverture de l'École des Mines de Madrid, et aussi de capitaux : l'accumulation nationale est faible et la mine subit la concurrence de la dette publique et de la *desamortización*. S'ajoutant à la nécessité de vendre sur les marchés extérieurs, cette situation est favorable à une large ouverture. Encore faut-il des interlocuteurs intéressés par le développement de la mine espagnole.

1- Les milieux d'affaires : une fausse piste

¹ G. Chastagnaret, *Le secteur minier*, p. 320-551.

L'Espagne bouge du côté de la mine comme elle le fait aussi pour le chemin de fer et la banque, deux domaines pour lesquels le pays cherche et trouve des partenaires extérieurs. Le capital parisien, en l'occurrence les banquiers, s'ouvre à l'investissement espagnol, dans le *Norte*, le MZA, le *Crédito Mobiliario*, la *Sociedad Mercantil* ou la *Compañía General de Crédito*¹. Pourquoi ce mouvement ne s'étendrait-il pas à la mine, d'autant plus que ses exigences financières sont moindres ? Autrement dit, le temps des groupes financiers ne serait-il pas venu ?

La piste est pourtant largement fautive, ou tout au moins surestimée. Certes, la Compagnie Générale de Crédit élargit réellement à la mine son champ d'activité, au point de devenir un partenaire convoité pour de nombreuses petites zones minières en détresse, mais elle est bien isolée et la *Compañía General de Minas*, sa filiale, est engloutie dans la faillite générale du groupe en 1864. Plus durables seront les initiatives de l'un de ses fondateurs, Numa Guilhou, notamment dans la minéro-métallurgie asturienne. Les Péreire se contentent d'investissements houillers complémentaires de leur réseau ferré, les Rothschild de Paris refusent systématiquement tout engagement minier². La présence la plus significative des milieux d'affaires parisiens dans la minéro-métallurgie espagnole passe par des voies plus inattendues, et même parfois fort peu orthodoxes : le soutien à la spéculation madrilène dans les Asturies³, l'appui à des sollicitations d'ingénieurs dans le cas des pyrites⁴. Aucune de ces entreprises ne sera réellement couronnée de succès.

Cette large indifférence du grand capital à l'égard de la mine s'explique par différentes raisons : incertitude des débouchés, nécessité de se soumettre à un système de concessions parcellisé et lourd de contraintes, en l'absence de vraie actualité de la vente des grandes mines d'État. Elle aboutit à laisser la voie libre à d'autres interlocuteurs de moindre envergure.

2- Dans la filière du négoce : d'autres milieux d'affaires

¹. Cf. Albert Broder, *Le rôle des intérêts économiques étrangers dans la croissance de l'Espagne au XIX^e siècle*, thèse d'État, Paris I-Sorbonne, 1981. (= Broder, *Le rôle des intérêts économiques étrangers*).

². G. Chastagnaret, *Le secteur minier*, p. 510-514.

³. Cf. Germán Ojeda, *Asturias en la industrialización española, 1833-1907*, Madrid, S. XXI, 1985, p. 61 et suiv. (= Ojeda, *Asturias en la industrialización española*)

⁴. Deligny, dont le cas est évoqué plus loin, obtient, grâce au soutien de Decazes, l'appui financier du Comptoir d'Escompte pour la création de deux sociétés successives à partir de 1853, la seconde, la plus durable portant le nom de Compagnie des mines de cuivre de Huelva. Cf. Chastagnaret, *le secteur minier*, p. 530-535.

L'ouverture sur des milieux d'affaires étrangers se fera souvent de manière plus efficace à un niveau moindre, par le glissement du négoce vers l'investissement. Outre celui, déjà cité, de Luis Figueroa puis de son fils Ignacio, qui ajoutent au négoce une forte activité industrielle à partir de 1848, le plomb en offre deux exemples significatifs, à partir de 1850. Le premier est celui d'un autre négociant marseillais, Hilarion Roux de Fraisinet¹. Le second est celui de la pénétration anglaise à Linares². Dans les deux cas, l'implantation est facilitée ou renforcée par une première présence étrangère : le jeu des garanties hypothécaires conduit Roux à se retrouver propriétaire d'une usine construite par une première société française à Escombreras, près de Carthagène, le directeur français de la Cruz voit d'un œil très favorable la technique anglaise arriver dans le district. Cette pénétration s'accompagne de l'acquisition d'une grande familiarité avec le pays, poussée dans le cas de Roux jusqu'à l'adoption des techniques locales et l'accès à la noblesse. Elle ne s'appuie pas sur le réseau diplomatique, sinon pour les demandes traditionnelles de respect des droits³. Au contraire, c'est elle qui finit par le servir : Sopwith, fondateur et propriétaire de l'usine La Tortilla de Linares, devient vice-consul de Sa Majesté.

Les cas mentionnés ci-dessus demeurent néanmoins très minoritaires, sinon exceptionnels, dans la mesure où ces entrepreneurs étrangers s'installent dans une perspective d'activité sur la longue durée. Financiers, négociants et industriels sont très loin d'épuiser toute la variété des présences étrangères.

3- Le modèle dominant : le spéculateur

La grande majorité des compagnies minières espagnoles créées au cours des décennies 1840 et 1850 sont clairement spéculatives : il s'agit d'atteindre le filon pour réaliser une plus-value par la revente totale ou partielle des actions. Le mouvement, alimenté d'abord par les découvertes argentifères de Sierra Almagrera, démarre dès le début des années 1840 ; il concerne dans un premier temps exclusivement des Espagnols, et prend très vite une ampleur nationale avec concentration sur Madrid d'une grande partie de l'agiotage minier. La proximité de Hiendelaencina a favorisé l'éveil de la spéculation madrilène, d'ambitions très diverses selon les cas : à côté des grandes opérations montées par les financiers liés à la

¹. *Ibid.*, p. 515-517. Nous préparons actuellement une étude sur Hilarion Roux.

². *Ibid.*, p. 519-525.

³. Ainsi, en 1852, la Linares Mining Association demande-t-elle au chargé d'affaires britannique à Madrid, à la suite du vol de la paye des ouvriers, d'intervenir auprès du ministère pour qu'il veille au châtiement des coupables et évite la reproduction de tels actes PRO, F O 72 807, lettre du 12 octobre 1852.

Cour et portant surtout sur la houille et la sidérurgie, notamment aux Asturies, on voit se multiplier les créations de petites sociétés dont le capital effectif se limite à une centaine d'actions soumises à quelques "dividendes passifs" d'une vingtaine de réaux, jusqu'au succès ou, plus souvent, au renoncement ¹.

L'intervention étrangère dans la spéculation est relativement tardive : elle prend son essor surtout à partir de 1849 : ni les Français, ni les Anglais ne jouent en ce domaine un rôle pionnier dans la péninsule. En revanche, au cours des années suivantes, des affairistes de tous pays, mais surtout français, passent en nombre les Pyrénées pour chercher fortune dans les mines espagnoles. Le pays est parcouru d'aventuriers en quête de droits miniers, faciles à acquérir à très peu de frais grâce à la lourdeur même de la procédure. De soi-disant techniciens ou hommes d'affaires viennent proposer leur savoir-faire technique ou financier pour créer de multiples sociétés. Grâce notamment aux découvertes argentifères, l'Espagne joue alors le rôle de plus proche "frontière" pour les imaginaires miniers européens ².

Cette invasion crée naturellement des situations de concurrence avec la spéculation nationale. La course aux concessions relève parfois du roman d'espionnage ³. Mais d'autres formes de liens ne tardent pas à se créer. L'étranger peut, aux yeux mêmes des Espagnols, offrir un double apport, de caution technique et de capitaux, l'intérêt dans chaque cas étant souvent moins la réalité de l'apport que son image, destinée à favoriser la revente rapide des actions. On assiste ainsi à des associations dont l'exemple le plus caricatural est, en 1856, celui de la *Fusión Carbonífera y Metalífera* de Belmez y Espiel ⁴. Deux "capitalistes", l'un espagnol, l'autre français, montent une vaste société reposant sur la combinaison d'un apport espagnol de concessions et d'un apport français de capital. Les chiffres sont très importants, mais l'opération échoue, notamment du côté du capital, parce que l'aventure est trop tardive : en France même, la spéculation espagnole est discréditée au point que plusieurs des nouvelles entreprises croient utiles de dénoncer les comportements des années précédentes. Avec ses multiples avatars, la *Fusión* sert de repoussoir commode pour

¹. Cf. G. Chastagnaret, *le secteur minier*, p. 426-451 et G. Chastagnaret et E. Témime E., "Quelques aspects du financement des entreprises espagnoles au XIXe siècle", L'argent et la circulation des capitaux dans les pays méditerranéens (XVI-XXe siècles), *Cahiers de la Méditerranée*, Nice, 1980, p. 147-160.

². G. Chastagnaret, *le secteur minier*, p. 502-505.

³. La correspondance de Jules Hauzeur, qui recherche, dans les provinces cantabriques, des mines de zinc pour l'Asturienne pendant les années 1850 et 1851, est très révélatrice du climat de l'époque : il faut devancer la concurrence, déjouer les filatures et rechercher des informations crédibles sur les ressources des concessions. Archives. de la Compagnie Royale Asturienne des Mines (= ACRAM).

⁴. Cf. G. Chastagnaret, "Spéculation et exploitation minière en Espagne au milieu du XIXe siècle : La *Fusión carbonífera y metalífera* de Belmez y Espiel", *Mélanges de la Casa de Velázquez*, X, 1974, p. 357-385, et XI, 1975, p. 281-307.

promouvoir, dans les mots au moins, de nouvelles formes de présence étrangère en Espagne. Le spéculateur auquel, vers 1850, tend à s'identifier le Français, est l'homme en vue, négativement, des relations d'affaires ¹. Il constitue un type durable, encore présent au début du XX^e siècle. Mais, après la courte flambée du milieu du siècle, et en dépit de fortes connivences avec les nationaux, il devient très vite un acteur marginalisé.

4- Le modèle triomphant : l'ingénieur

Les insuffisances ou le caractère douteux des relations établies par les milieux ne sont pas la seule raison de l'accès au premier plan de l'ingénieur étranger. Il se trouve d'abord valorisé par l'immensité des besoins : sauf exceptions isolées, les ressources du sous-sol sont très mal connues, les entreprises et les projets en cours ont besoin de direction technique. Sa présence ne heurte pas les ingénieurs des mines espagnols : ceux-ci sont le plus souvent absorbés par la gestion de l'administration minière ou la direction des établissements d'État. Ils sont au contraire très heureux de contacts qui leur donnent une certaine ouverture sur l'extérieur, largement perdue avec la création de l'École des Mines de Madrid et la fin des séjours à l'étranger. Ces relations leur apportent aussi une forme de reconnaissance de leur propre valeur : les plus habiles des ingénieurs étrangers sont très attentifs à traiter leurs collègues espagnols comme des égaux dans le domaine scientifique ². Enfin, les Espagnols apprécient la présence dans la péninsule de vrais techniciens ou scientifiques, vecteurs sérieux de modernité. Toutes ces raisons expliquent l'absence de tensions entre Espagnols et étrangers. Les seuls problèmes concernent le retour de fils d'exilés libéraux formés dans des écoles d'ingénieurs étrangères : ils sont espagnols et deviennent concurrents pour les carrières administratives, la création de l'École des Mines ayant fait perdre en ce domaine le sens de l'ouverture au profit de l'esprit de corps ³.

¹ J. Hauzeur écrit, le 20 octobre 1850 : "Quant à nous qui avons commencé des affaires en Espagne et qui comptons en faire dans l'avenir, il ne nous convient sous aucun rapport de nous y faire connaître autrement que comme des gens sûrs, positifs, et sous tous rapports non-Français". (ACRAM).

² Exemple de cette attitude de reconnaissance de l'ingénieur espagnol, ce passage d'un article géologique français sur l'Espagne : "Quelques personnes peu familières des progrès de la science à l'étranger s'imaginent que l'Espagne demeure étrangère au mouvement scientifique et que la géologie en particulier se trouve entièrement inconnue là-bas. A leurs yeux, cette nation serait un champ inculte, une terre neuve, *terra incognita* où tout serait à découvrir. Rien n'est plus contraire à la vérité". De Verneuil et Collomb, "Aperçu sur la constitution géologique de nombreuses provinces d'Espagne", *Bulletin de la Société géologique de France*, 2^{ème} série, X, 1853.

³ Le meilleur exemple de l'apparition et du dévoiement de l'esprit de corps est offert par le cas de Federico de Botella y de los Hornos, fils d'un député valencien du trienio émigré à Paris, ancien élève de l'École des mines de Paris, intégré dans le corps espagnol des mines en 1847 et qui, pour défendre son honneur, doit aller jusqu'au duel avec un ingénieur issu de l'école de Madrid. Chastagnaret, *le secteur minier*, p. 367.

Le phénomène ne concerne qu'un petit nombre d'individus - moins d'une vingtaine peut-être - venus en Espagne pour des raisons qui ne sont pas toujours connues : voyage d'étude, mission ponctuelle, service d'une entreprise, parfois dans un autre secteur, notamment le chemin de fer. Le plus important est que l'on assiste très souvent à un élargissement de l'intervention hors du domaine technique, et parfois même hors du champ de compétences initial¹.

On observe ainsi des glissements de la technique vers la finance par la fonction de conseil. Le cas le plus célèbre est celui du Français Adrien Paillette, polytechnicien du Corps des mines, qui parcourt l'Espagne depuis la fin des années 1830. Très admiratif de l'utilisation des moyens de production dans les mines andalouses, il se fait l'avocat des techniques méridionales contre les critiques d'un de ses collègues français. Il finit surtout par acquérir une véritable position de pouvoir auprès du duc de Riansarés, époux de la reine mère et au cœur de toutes les grands projets minéro-métallurgiques montés par la finance madrilène. En 1851, tout projet, d'origine espagnole ou étrangère, soumis au duc doit d'abord avoir reçu son appui². Dans d'autres cas, cette fonction de conseil s'exerce auprès de capitalistes étrangers : c'est le rôle que tient le jeune ingénieur belge J. Hauzeur envoyé en Espagne par sa famille pour préparer la reconversion de l'Asturienne vers la filière du zinc et qui tente, en vain, de proposer d'autres affaires, dans le cuivre ou l'argent.

Au-delà du conseil, vient la promotion. Les Anglais sont les premiers à combiner technique et création d'entreprise, grâce à E. Manby, ingénieur créateur malheureux en 1844 de l'Asturiana Mining Company³, ou encore avec W. Partington, figure moins connue mais tout autant significative : il demande dès 1845 la concession d'un chemin de fer Madrid-Badajoz, acquiert des concessions houillères dans les Asturies, crée une société minière à Cuenca et devient l'un des fondateurs de l'usine de traitement de minerai argentifère de Hiendelaencina, La Constante⁴. Dans les deux cas, les liens avec la finance espagnole ont été faibles, ce qui a d'ailleurs conduit à l'échec de Manby, spolié par la *camarilla* royale.

Conseil et promotion constituent en fait deux pôles entre lesquels il est souvent difficile de situer le rôle exact de chaque acteur. Le cas d'Ernest Deligny en est un bon exemple. La première initiative revient à un diplomate homme d'affaires, Decazes, un temps ambassadeur à Madrid, dont l'attention a été attirée par les innovations introduites dans le traitement

¹ *Ibid.*, p. 336-338.

² Lettre de Jules Hauzeur du 26 avril 1851, ACRAM.

³ Cf. G. Ojeda, *Asturias en la industrialización española*.

⁴ G. Chastagnaret, *le secteur minier*, p. 369.

des pyrites. En 1853, il confie une mission d'étude à Ernest Deligny, jeune ingénieur des chemins de fer, disciple de Flachet, appelé d'abord en Espagne pour construire une voie ferrée aux Asturies, le Langreo-Gijón, mais l'enthousiasme de Deligny pour les amas de pyrites de la province de Huelva en fait le véritable promoteur de la présence française dans ce secteur¹.

Quelles que soient ses modalités, ce rôle de créateur d'entreprises implique, chez des hommes plus riches de compétences et d'enthousiasme que de capital, la recherche de partenaires. Sauf peut-être dans le cas des Britanniques, la plupart de ces ingénieurs n'écartaient nullement les associés espagnols. Ainsi, pour la rénovation de l'Asturienne des Mines, J. Hauzeur souhaitait vivement conserver une majorité d'actionnaires espagnols². Pourtant, dans le cas du zinc comme pour le cuivre, l'étranger contrôle la majorité du capital des sociétés portées par des initiatives d'ingénieurs. Ce résultat s'explique largement par la situation du capital espagnol, modeste dans son volume, sollicité par d'autres placements, peu disposé à de longues immobilisations minières.

Au demeurant, il ne faut pas exagérer, dans l'immédiat, cette fonction des ingénieurs comme fournisseurs de l'étranger. Les entreprises nationales, publiques ou privées, fournissent la plus grande partie de la production et l'heure n'est pas encore venue du partage des grands bassins, de Bilbao, Huelva ou Linares-La Carolina. Il est vrai qu'elle est proche, mais ces ingénieurs la préparent moins par leurs initiatives que par leur fonction la plus traditionnelle, celle de l'information technique et technico-économique. C'est par leurs études personnelles et surtout par la diffusion des remarquables travaux effectués par leurs collègues espagnols dans le cadre des enquêtes officielles que les ingénieurs anglais ou hollandais montrent, parfois sans citer leurs sources, l'intérêt économique exceptionnel des pyrites de la province de Huelva³.

Harassés de travail, en butte à d'incessantes difficultés ou incompréhensions, mais libres aussi de beaucoup de servitudes, en termes d'héritage ou d'autorités concurrentes, assurés d'une légitimité incontestée, ayant accès en Espagne à tous les pouvoirs, au contact des milieux financiers euro-

¹. Cf. Checkland, *The mines of Tharsis*, Londres, 1967, p. 64-83.

². G. Chastagnaret, "La Compagnie Royale Asturienne des Mines", cité.

³ Ainsi, la *Revista Minera* (= *RM*), VIII, 1857, p. 504 et suiv., révèle qu'un ingénieur hollandais, J. Rieken, dans une brochure intitulée *Observaciones acerca de la importancia industrial de las antiguas minas de cobre en el mediodía de España y Portugal* (Madrid, 1857) attribue à tort à Deligny des études réalisées en fait par des ingénieurs espagnols. De même, l'article publié quelques années plus tard par l'Anglais Joseph Lee Thomas "Notes on the mines of Río Tinto, province of Huelva, Spain" (*The mining and smelting Magazine*, Londres, février 1862, p. 112-119) est, sans le dire, directement inspiré de travaux antérieurs d'ingénieurs espagnols, ceux de L. Anciola et E. Cossio, co-auteurs d'un rapport officiel publié à Madrid en 1856, *Memoria sobre las minas de Río Tinto*, et ceux R. Rua Figueroa, auteur de multiples écrits sur Río Tinto et en particulier de l'ouvrage : *Ensayo sobre las minas de Río Tinto*, Madrid, 1859.

péens, les ingénieurs sont les hommes en vue des relations internationales qui se nouent déjà autour de la *minería* espagnole. La conscience de la qualité des ressources minérales du pays et de leur intérêt pour l'Europe industrielle, le sentiment de maîtriser le savoir, les attentes dont ils sont l'objet, d'autant plus fortes que sont grandes les différences de niveau technique ou économique avec les populations autochtones, peuvent nourrir des sentiments prométhéens, de constructeurs d'un espace minier nouveau sur le flanc sud de l'Europe. Leur autonomie est réelle, leurs initiatives sont courageuses, parfois pertinentes et surtout prémonitoires. Mais ils ne sont, en réalité, que les éclaireurs des véritables pouvoirs.

III- LE DERNIER TIERS DU SIÈCLE : DISSOCIATION DES FONCTIONS OU FIN DES ACTEURS ?

Avec l'exploitation de masse qui s'ouvre au début des années 1870, le capital étranger prend désormais le contrôle, partiel ou complet, de tous les grands bassins miniers du pays. Cette pénétration s'effectue presque toujours par rachat de droits préexistants, qu'il s'agisse de mines d'État vendues pour faire face à la dette de l'État, ou de concessions privées dont le changement de mains, entrepris en période de hauts cours, s'accélère avec la crise des prix qui s'engage à partir de la fin des années 1870. L'extraction prend nettement le pas sur le traitement des minerais, avec mise en place de méthodes modernes d'extraction et de transport ¹. Ces évolutions, en harmonie avec les vœux technicistes de la plupart des ingénieurs, y compris les Espagnols, s'accompagnent de profondes mutations dans la nature et le poids des principaux acteurs.

1- Les ingénieurs renvoyés à leur métier

Paradoxalement, les ingénieurs sont en un sens les premières victimes des mutations mêmes qu'ils avaient souhaitées. Leur nombre augmente, leurs activités dans l'entreprise s'exercent désormais dans un cadre technique moderne, mais ils perdent à la fois leurs capacités d'initiative et leur statut dans les relations internationales. Deux raisons principales à cela. La première est tout simplement la raréfaction des opportunités. L'Espagne devient terrain d'exploitation plus que de conquête : les entreprises de la dernière génération, anglaises ou allemandes, apparues à la fin du siècle, s'établissent le plus souvent sur de petits bassins, dans des conditions de

¹. Sur tous ces aspects, cf. G. Chastagnaret, *le secteur minier*, p. 552-721.

rentabilité douteuse¹. La seconde raison est que le pouvoir réel est passé entre d'autres mains à la mesure des nouveaux enjeux, celles des financiers et des industriels.

Ce retrait des techniciens apparaît de manière spectaculaire dans le volume et la nature même de leurs publications : les articles des ingénieurs étrangers sur l'Espagne diminuent² et concernent désormais presque exclusivement des aspects techniques. L'ingénieur a cessé d'être un créateur d'entreprise pour redevenir un technicien salarié. Ce retour au métier a des conséquences indirectes sur les relations avec les collègues espagnols : l'étranger n'est plus perçu comme porteur d'initiatives mais comme concurrent sur le marché du travail. Dans le climat de difficultés minières qui caractérise le début du XX^e siècle, ce changement favorise l'émergence de réactions nationalistes sinon xénophobes chez les professionnels³.

Dans certains cas néanmoins, l'ingénieur étranger maintient un statut d'interlocuteur économique recherché ou obligé, mais l'exception confirme la règle : c'est à ses compétences techniques qu'il doit cette visibilité. Il en est ainsi par exemple pour les ingénieurs Brandau et Brandt qui, en 1894, parviennent à imposer leur entreprise dans un créneau très particulier et dans un milieu local très difficile, puisqu'il s'agit de l'exhaure générale de la Sierra Almagrera : en l'occurrence, l'exigence technique est telle que la société ne survit guère à la mort, en 1899, de Brandt, qui fut l'un des réalisateurs du tunnel du Saint Gothard⁴.

2- Les hommes d'affaires : financiers et industriels

L'intervention des milieux d'affaires devient trop systématique pour se prêter à une analyse détaillée. Elle est au demeurant très connue grâce aux travaux d'Albert Broder⁵. Nos remarques viseront donc seulement à dégager quelques aspects importants pour prendre la mesure des modalités nouvelles.

La première est, au tout début des années 1870, l'importance nouvelle des négociations avec l'État, propriétaire de plusieurs des plus grands gisements du pays. La pratique n'est pas nouvelle : Figueroa l'a utilisée un demi-siècle plus tôt en Sierra de Gador et, depuis le milieu des années 1830, le mercure d'Almadén sert de gage d'emprunt surtout avec les

¹. *Ibid.*, p. 814-823.

² Le nombre des articles sur l'Espagne dans les *Annales des Mines* connaît une très forte baisse dans le dernier tiers du siècle.

³ Cf. R. González Llana, "Los ingenieros extrangeros en España", *RM*, 1910, p. 292.

⁴ Cf. *RM*, 1899, p. 52 et 565 et G. Chastagnaret, *le secteur minier*, p. 840.

⁵ Cf. A. Broder, *Le rôle des intérêts économiques étrangers*.

Rothschild de Londres. Les acteurs sont donc en place depuis longtemps, mais l'opération financière réalisée sur le mercure avec le grand contrat de 1870 se distingue par son ampleur et surtout elle met fin, pour des décennies, aux tentatives de vente directe du mercure engagées en 1857 par la Hacienda avec la décision de création d'une structure de vente à Londres : grâce à la dette, les Rothschild imposent le maintien de leur statut d'intermédiaire¹. La vente de Río Tinto, effective en 1873, apporte en revanche deux changements. Le premier est que pour la première fois l'investissement minier passe par une négociation entre l'État et un groupe financier, la banque londonienne Jardine et Matheson, et donne même lieu à une négociation directe puisque la procédure de l'appel d'offres s'est révélée infructueuse². Le second est que les sommes en jeu, proches de cent millions de francs, sont considérables. L'Espagne entre, pour un temps, dans l'orbite des très grandes affaires minières : de manière significative, l'achat de Río Tinto constitue pour Matheson une alternative à un autre projet très ambitieux dans lequel il était engagé : la concession Reuter pour le développement de la Perse, annulée en 1873 sous l'impulsion de la Russie. L'affaire de Río Tinto est exceptionnelle, par la nature du vendeur comme par les capitaux, mais d'autres compagnies illustrent le rôle nouveau de la finance, telles que le CIC avec Aguilas, ou Mirabaud, Cahen d'Anvers et les Rothschild de Paris avec Peñarroya³.

Les financiers n'éclipsent toutefois pas les industriels, notamment les métallurgistes et les chimistes pour qui l'Espagne devient une source indispensable de matières premières. Le phénomène commence à la fin des années 1860 avec la création, en 1866, de la Compagnie de Tharsis, issue de l'industrie chimique écossaise. Il s'affirme quelques années plus tard avec le minerai de fer. Le meilleur exemple en est la Orconera, créée en 1873 et dont le capital atteint 350 000 livres en 1879 : la famille basque Ibarra s'associe avec trois des plus grandes compagnies sidérurgiques européennes, les firmes britanniques Consett et Dowlais et la société allemande Krupp⁴.

Cette émergence des grandes sociétés laisse peu de visibilité aux individus. Certes, plusieurs des noms de la période antérieure restent au premier plan : Hilarion Roux, nouveau marquis d'Escombreras, toujours présent dans le plomb avec Escombreras Bleyberg, engagé aussi désormais, avec des partenaires espagnols, dans les charbonnages de Puertollano jusqu'à la

¹ Cf. Martín Victoriano, *Los Rothschild y las minas de Almadén*, Madrid, 1980, et G. Chastagnaret, *Le secteur minier*, p. 406-408 et 634-648.

² Cf. A. Broder, *Le rôle des intérêts économiques étrangers*, p. 1472-1476.

³ Sur Aguilas et Peñarroya, cf. A. Broder, *Le rôle des intérêts économiques étrangers*, p. 1548 et suiv. et G. Chastagnaret, *Le secteur minier*, p. 766-768.

⁴ G. Chastagnaret, *Le secteur minier*, p. 738.

faillite de sa banque marseillaise, Jules Hauzeur, patron de l'Asturienne jusqu'à sa mort en 1909, toujours très attentif à ses relations avec les élites espagnoles. En revanche, parmi les nouvelles grandes sociétés, très peu de noms émergent, à l'exception de celui de Hugh Matheson, président de Río Tinto¹. Certes on peut toujours trouver des explications particulières à l'anonymat des initiatives. Ainsi, E. Levi, principal artisan de la création, en 1899, par l'AEG et la Deutsche Bank, d'une des dernières sociétés étrangères vraiment prospères, la société El Guindo, ne peut inscrire son action dans la durée puisqu'il meurt accidentellement en 1900, à 44 ans, alors même qu'il partait chercher des capitaux aux Etats Unis. Mais en fait Levi n'est ni un ingénieur visionnaire, ni un banquier engageant ses capitaux : c'est un simple intermédiaire, à la tête de la maison madrilène Levi et Kochertaler, représentant pour l'Espagne du groupe AEG². Quelle que soit leur action, les intermédiaires ont vocation à la discrétion et même souvent à l'effacement.

À cette discrétion des rôles s'ajoute aussi un problème chronologique. La mise en place des plus grandes affaires sur les gisements les plus rentables est pratiquement achevée au tout début des années 1880 : la formation, en octobre 1881, de Peñarroya, qui au demeurant reprend pour l'essentiel les actifs d'une société houillère plus ancienne, peut être considérée comme la clôture du cycle. *El Guindo* relève d'une vague de créations fin de siècle, fortement marquées par les initiatives allemandes, le plus souvent très marginales en termes de gisements, de dimensions d'entreprise et de rentabilité. Si l'on considère que le temps fort des relations est celui de la création des principales sociétés, il s'agit en cas d'un temps court, d'une quinzaine d'années tout au plus.

3- Les Espagnols marginalisés

Avec qui se négocie l'investissement ? Avec des Espagnols certes, lorsqu'il s'agit de l'État ou de détenteurs de concessions comme les Ibarra. En fait, cette réponse est loin d'être toujours la règle. Même dans le cas de Río Tinto, les péripéties antérieures de la dette publique font que, une fois l'achat conclu, la Foreign Bondholders Association se substitue à l'État espagnol pour le règlement des huit dernières annuités³. Un contrat avec l'État espagnol débouche sur une négociation entre Britanniques. Le phénomène est encore plus marqué lorsque l'État n'est pas en jeu. L'investissement ne se fait pratiquement plus jamais sur démarcation de concessions nouvelles : la pratique générale est celle du rachat. Jusqu'à la fin des an-

¹ Cf. David Avery, *Not on Queen Victoria's Birthday. The story of the Río Tinto mines*, Londres, 1974.

² *RM*, 1900, p. 541, et G. Chastagnaret, *le secteur minier*, p. 817-818.

³ A. Broder, *Le rôle des intérêts économiques étrangers*, p. 1473.

nées 1870, les Espagnols restent des vendeurs significatifs, notamment dans le plomb. Mais dans d'autres secteurs, les vendeurs sont déjà souvent des étrangers et, par un processus cumulatif, cette pratique tend à s'accroître : le mouvement est certes très difficile à apprécier, mais son sens ne fait pas de doute : de plus en plus, les négociations sur les mines espagnoles se règlent entièrement en dehors des Espagnols, pour les ventes de mines comme pour les accords commerciaux.

De grandes opérations qui se font rares, des transactions qui laissent les Espagnols hors-jeu : la tentation est grande de décréter que, sauf pour les tarifs douaniers, la mine a cessé de faire partie des relations économiques entre l'Espagne et ses voisins européens.

4- La gestion du quotidien : savoir se glisser dans les jeux nationaux

Ce serait oublier un aspect des relations entre nationaux et étrangers, peu spectaculaire mais inhérent à la présence même de l'étranger dans la production sur le territoire espagnol : la gestion du quotidien. Les domaines impliquant des relations entre l'entreprise et les autorités espagnoles concernent des domaines très divers : la propriété minière, la desserte en infrastructures, les conflits sociaux, la fiscalité et les taxes douanières. Seul ce dernier aspect relève clairement des relations entre États et fait l'objet d'une attention soutenue de la part des services diplomatiques. Dans les autres cas, les demandes d'intervention sont rares et rarement suivies d'effets, à deux niveaux : d'une part, la diplomatie hésite, nous l'avons dit plus haut, à s'engager dans des litiges privés, même pour veiller au respect des droits, parce que c'est mettre en doute la qualité d'État de droit du pays hôte ; d'autre part, la voie diplomatique n'est sans doute pas la plus efficace. Sauf lorsqu'elle intervient comme simple renfort, elle traduit surtout l'incapacité des entreprises à agir par des voies internes à l'Espagne, plus discrètes et plus efficaces, sauf lorsqu'elle est, le plus souvent, une arme de battus¹.

Les dirigeants les plus habiles savent s'insérer, aux niveaux adéquats, dans les structures nationales, selon des stratégies mûrement réfléchies qui doivent conduire à ne pas commettre de contresens sur le poids des acteurs : les ingénieurs de production étrangers peuvent être au contact d'interlocuteurs espagnols, mais seulement à un niveau modeste, et ils ne sont jamais que des exécutants de directives venues d'en haut.

Jules Hauzeur, directeur puis président de La Compagnie Royale Asturienne des Mines fondée en 1853, est sans doute le premier à avoir com-

¹. Cf par exemple la demande d'appui formulée par Philip Vanderbyl, *chairman* de la Bidasoa Railway and Mines Ltd, auprès du Foreign Office, dans un litige de concession ferroviaire avec d'Eichtal (Lettre du 4 septembre 1891, PRO, F. O. 72 / 1896).

pris tout l'intérêt d'une gestion très personnalisée des relations extérieures de la société, au sens le plus large possible, jusqu'à des domaines apparemment très éloignés de la sphère du politique¹. Les relations au plus haut niveau ne sont pas négligées : l'un des administrateurs de la société est Alejandro Món, rémunéré avec dispense de présence aux séances du conseil d'administration parce que ses fonctions et son poids politique favorisent l'octroi d'un statut fiscal et douanier favorable au zinc «national». La société prend aussi le plus grand soin d'établir d'excellentes relations avec la municipalité asturienne d'Avilés, où elle construit sa fonderie : l'épidémie de choléra de 1855 lui permet même d'engranger les bénéfices du dynamisme et du courage de son propre directeur. L'habileté de J. Hauzeur va jusqu'à jouer de sa propre ambivalence, puisqu'il est lui-même ingénieur, pour établir des relations privilégiées avec ses confrères espagnols. Il passe de la solidarité scientifique à une véritable stratégie de gestion de la société, par une politique très volontariste de décentralisation des responsabilités et d'hispanisation du personnel jusqu'à un niveau élevé.

De ce fait, l'Asturienne possède une image exceptionnelle dans le milieu des ingénieurs des mines, très influent dans les décisions de politique économique ; la plus grande partie des relations entre Espagnols et compagnies étrangères se trouve ainsi transformée en relations internes aux Espagnols eux-mêmes. Cette double stratégie, de contacts politiques et de solidarité professionnelle, donne les résultats attendus : il faut le début du XX^e siècle pour que certains Espagnols commencent à percevoir que les faveurs dont bénéficie la société aboutissent à faire payer aux nationaux le zinc le plus cher de toute l'Europe².

Avec d'autres enjeux et des moyens différents, Río Tinto représente aussi un remarquable exemple d'insertion dans les mécanismes locaux de pouvoir. Les problèmes majeurs concernent toujours la fiscalité, mais surtout les tensions sociales et l'environnement : les ouvriers, au nombre de plusieurs milliers sont très réceptifs à l'anarchisme et le traitement par voie sèche rejette une très grande quantité de soufre dans l'atmosphère. Grands propriétaires fonciers et ouvriers anarchistes s'unissent même un temps dans la lutte contre les fumées, jusqu'au massacre du 4 février 1888. Grâce surtout aux travaux de Harvey, les méthodes de l'entreprise sont désormais bien connues³. Face à une opposition aux calcinations de plus en plus

¹ Cf. G. Chastagnaret, "La Compagnie Royale Asturienne des Mines".

² L'article nécrologique consacré à J. Hauzeur par l'organe du Corps des Mines, la *Revista Minera*, insiste sur "la prédilection qu'il montra envers les ingénieurs des mines espagnols" et conclut : "Une compagnie étrangère de grande importance et parmi les plus florissantes que l'on connaisse maintient ses mines et fabriques d'Espagne à la charge d'ingénieurs espagnols exclusivement. C'est là un exemple que nous ne pouvons pas passer sous silence." (*RM*, 1909, p. 352)

³ Charles E. Harvey, *The Río Tinto Company. An economic history of a leading international mining concern, 1873-1954*, Alison Hodge, Penzance, 1981, p. 133-143.

structurée, Río Tinto entre vigoureusement, à partir de 1886, dans le jeu politique national : elle rémunère des hommes politiques à titre de consultants et influe sur le jeu politique local en obtenant, en quelques années, avec ses moyens financiers, la nomination d'hommes à elle à la tête de toutes les municipalités de la région. Par ailleurs, pour obtenir une prise en considération de sa position dans l'affaire des fumées, la compagnie accorde diverses largesses, à des hommes politiques et à la presse. L'Académie de médecine de Madrid elle-même conclut que les fumées sulfureuses ne sont pas nuisibles pour la santé.

Les relations financières ou commerciales n'épuisent donc pas l'intégralité des relations entre intérêts miniers étrangers et pouvoirs espagnols pendant la grande période minière du pays. Le fonctionnement vient s'ajouter aux transactions. Toutefois ce constat n'invite que très partiellement à corriger l'impression de rétrécissement exprimée plus haut. Les relations ne prennent pas fin avec la mise en place des compagnies, mais les initiatives relèvent strictement du groupe dirigeant de l'entreprise. Les ingénieurs sont désormais durablement dans une position subordonnée, illustrée jusqu'à la caricature par la surveillance par Río Tinto des relations privées de ses jeunes collaborateurs britanniques. Le quotidien n'est pas, pour l'ingénieur, un lieu alternatif d'épanouissement sinon de revanche. Il tend au contraire à entrer dans l'orbite de stratégies, à la fois dynamiques et masquées, de compagnies étrangères qui ont compris que le terrain international était trop lointain ou trop sensible pour la défense vigilante des intérêts de la production.

CONCLUSION : UNE HISTOIRE MEDITERRANÉENNE

L'ensemble des remarques précédentes fortifie d'abord des conclusions attendues, voire des évidences. Chacune des différentes phases d'évolution du secteur minier induit des aspects spécifiques dans la nature ou le rôle des principaux protagonistes étrangers de la *minería* espagnole. Les ingénieurs sont d'abord plus les indicateurs d'un vide que de véritables acteurs. Ils accèdent au premier plan en cumulant, avec lucidité ou vertige, toutes les fonctions, de diagnostic, de promotion et de gestion. Ils rentrent ensuite dans le rang, c'est à dire dans des fonctions de salariés ou d'exécutants de politiques qui relèvent désormais du capital. La discrétion des diplomates apparaît tout aussi logique : elle n'est pas liée seulement, ni même peut-être principalement, à une réticence à intervenir dans des affaires privées, elle repose sur le constat que la défense la plus efficace des intérêts des entreprises passe le plus souvent par d'autres voies, plus nationales, y compris au niveau politique. Ces voies engendrent une forte discrimination entre les compagnies. Les plus solides en tirent une réelle fortification de

leurs assises, alors que d'autres n'ont pas les moyens de pénétrer dans les jeux de pouvoir de la Restauration.

L'histoire n'est pas seulement attendue, elle est, de surcroît, banale ou observable en dehors de l'Espagne et du secteur minier. De quoi s'agit-il en effet ? Pour l'essentiel, du passage de l'enthousiasme, de l'engagement et parfois aussi du rêve d'ingénieurs aux réalités plus prosaïques, mais aussi plus durables de l'investissement puis du fonctionnement. Ce mouvement se retrouve pour d'autres domaines et pour d'autres pays au XIXe siècle. Son insertion dans une chronologie et des logiques méditerranéennes mérite tout particulièrement d'être soulignées. Tout d'abord, le cas étudié présente deux analogies fortes avec la Méditerranée orientale. L'une tient à des affinités d'origine de certains engouements : sans être aussi présent qu'en Égypte, le saint-simonisme français marque plusieurs des entreprises minières de l'Espagne du milieu du siècle. L'autre tient au fait que, à Tharsis comme à Suez, les réalités financières ne tardent pas à venir s'imposer aux ingénieurs, en termes de contraintes et de pouvoirs. Même la mine, en dépit de la modestie relative de ses exigences financières, ne parvient pas à entretenir longtemps l'espoir ou l'illusion de la primauté de la technique dans la fonction d'entrepreneur. Le temps des financiers ne manque jamais de s'affirmer.

Par ailleurs, l'histoire n'est pas méditerranéenne seulement au milieu du siècle : elle l'est aussi à son commencement et à sa fin. A son commencement avec notamment la présence de l'exil politique : il touche certes d'autres pays que l'Espagne, mais, dans son cas, il vient lui faire partager avec force deux traits du XIXe siècle méditerranéen, la formation par le séjour forcé dans les pays industriels et la pluri-implantation des familles.

Histoire méditerranéenne dans sa fin aussi : le passage au second plan des ingénieurs n'est pas seulement le résultat de la promotion du capital ; il exprime aussi la fin d'une aventure. Au milieu du siècle, l'ingénieur était l'explorateur d'un front pionnier de l'Europe minière. Même s'il était plus redécouvreur de mines antiques que véritable inventeur de gisements, il accomplissait un travail indispensable de repérage et d'inventaire de ressources minérales. À la fin du siècle, cette fonction n'est plus de saison dans une Espagne qui en est déjà à exploiter ses miettes, voire ses restes. En ce sens, le retrait des ingénieurs marque la fin du statut de l'Espagne comme porteuse d'avenir minier pour l'Europe. Certains capitalistes, surtout français s'intéressent d'ailleurs au sous-sol espagnol pour de simples raisons spéculatives, en particulier dans le cadre d'une stratégie d'anticipation de la pénurie de minerais de fer : ainsi, à la fin du siècle, Schneider achète une mine dans la province de Grenade simplement dans l'attente de la hausse des cours du minerai ¹. Stratégie apparemment habile, sans grand

¹ *RM*, 1904, p. 391, et G. Chastagnaret, *Le secteur minier*, p. 820.

avenir en fait : à l'échelle mondiale, ce ne sont pas les minerais qui manquent, c'est plutôt la largeur de vue d'acteurs qui n'ont pas tous compris que le temps des périphéries européennes est bientôt révolu, au profit d'autres espaces, où les ingénieurs retrouveront, pour un temps, le rôle de pionnier que l'Espagne avait déjà offert à de précédentes générations.

